

ÉCHO # 58

LES PROPOS DÉPLACÉS DE JEAN-CLAUDE LEBENSZTEJN [PART I]

Déplacements,
Jean-Claude Lebensztein,
collection *Fabula*, Presses du réel,
décembre 2013.

Jean-Claude Lebensztein appartient à cette catégorie d'intellectuels d'exception dont chaque ouvrage est un événement. Un événement certes pour un nombre d'amateurs relativement restreint. Mais on peut aisément parier que les générations à venir sauront reconnaître la portée de ses analyses, de ses rapprochements et de ses réflexions – ce qui lui fait une belle jambe en ce mois de février 2014. J.-C. L. excelle dans les croisements entre réalisations artistiques du passé et celles d'aujourd'hui – ou d'hier, d'ailleurs. J.-C. L. fait aussi partie de ces rares agitateurs de pensée qui ont une production ouverte. C'est-à-dire que lorsqu'on a refermé un livre de J.-C. L. ou qu'on a passé la porte de sortie d'une de ses expositions, la gamberge continue, le propos se poursuit, la réflexion est en marche. Les grands esprits savent ouvrir le leur à ceux qui n'ont pas la chance de pouvoir se consacrer du matin au soir à ces – justement – remarquables choses de l'Esprit. Seuls les esprits vils ferment les portes derrière eux à double tour, abandonnant leur pensée-filigrane aux mites et aux cafards. Ils fricotent souvent avec la maternaliste Institution culturelle qui leur offre le gîte et le couvert. Il faut dire qu'elle a le chic pour fermer toutes les portes à l'Esprit. Il peut être mauvais.

Amateurs de *Star Trek*, l'ouvrage *Déplacements* ne traite pas de la téléportation – enfin, pas seulement. Tout d'abord, le lecteur attentif de J.-C. L. verra vite que la plupart de ces textes ont déjà paru ça et là, au gré des occasions (même celui qui n'a jamais rien lu de J.-C. L. pourra se la péter puisque les sources sont dévoilées dès les premières pages...).

Revue expresse des essais.

1. Le premier texte, *Une rêverie*, traite du plagiat, des moralistes du plagiat, eux-même

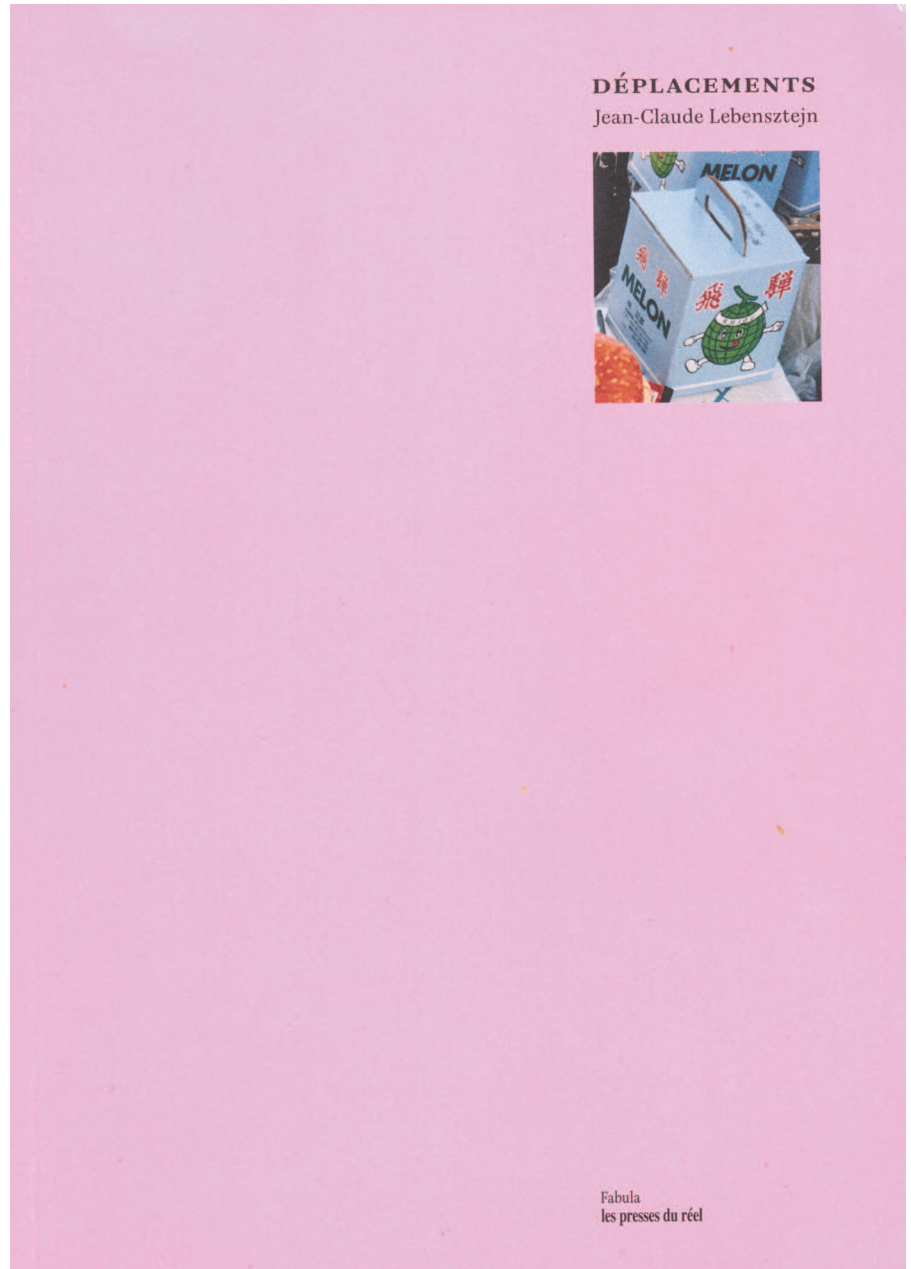


Fig. 1 – Selon les manifestants, il ne resterait que 20 exemplaires disponibles de cet ouvrage. Selon la police, il en resterait plus de 5 000 (Source *Libération*).

souvent plagiaires (tout bon dénonciateur annonce généralement qu'il est ce qu'il dénonce). *Déplacement* des idées pour transformation, donc.

2. Le second texte, *Magie gris-perle*, démonte le système imitatif, un semblant de

vérité obtenu à partir d'un artifice, cette transmutation de la matière, cet *infra-mince* permettant d'obtenir un résultat parfait – tout au moins voulu ainsi. Angelo Poliziano rédigea l'épigramme de Giotto en ces termes : « *Ce qui manque à mon Art man-*

quait à la Nature.» Il n'est pas certain que Giotto aurait souscrit à ces propos quelque peu prétentieux...

3. *Notes sur Diderot et la magie de l'art*, le troisième texte, expose grosso modo le même sujet que précédemment mais avec de nouvelles trouvailles. Là encore, il y a transmutation de la matière ou du pigment en lumière, en forme, en texture ou, simplement, en poésie. Quand c'est réussi bien sûr. Combien d'échecs? J.-C. L. ne lâche aucun chiffre. Rien. Picasso, qui n'avait aucun talent pour manier la langue de bois, lui, déclarait en 1938 à Sabartès, avec la malice des esprits supérieurs: «*Les gens se figurent que j'ai dessiné sur le vif les corridas de mes tableaux; ils se trompent. Je les ai peintes la veille pour avoir de quoi payer l'entrée.*» Marsile Ficin, en son temps, disait: «*Celui qui voit seulement les choses dans leur superficie ne voit que des ombres et des rêves.*» Anémic cinéma!

4 et 5. Enchaînons sur *Effluves* et *Effluves II*, essais sur l'illusion olfactive et spirituelle, sur ce fumet de rôti qui suffit pour nourrir son homme. J.-C. L. cite Plutarque: «*[...] car l'odeur, la voix et le flux de l'haleine sont comme de certaines émissions et des particules des êtres vivants qui ébranlent les sens, quand ils sont affectés par leur rencontre [...]*» Le fils d'un notaire qui s'est illustré dans le contrepied artistique déclara dans ses *Notes*: «*Quand la fumée de tabac sent aussi de la bouche qui l'exhale, les deux odeurs s'épousent par inframince.*»

Dans la seconde partie (*Effluve II*), on croise Cyrano qui, dans son voyage dans les *estats et empires de la Lune*, rencontre ceux qui se nourrissent du fumet des plats. Puis, vient Fénelon et son *Voyage dans les Îles du Plaisir* dans lesquelles le monde est de cristal, les hommes se nourrissent de parfums, marchent en dansant et parlent en chantant. Ça ressemble à un plateau de télévision où des jeunes gens, rêvant du doux parfum de la célébrité – sirène vénéneuse –, se retrouvent une fois par semaine en pleine lumière, après avoir été enfermés dans un château pour répéter, sous l'œil bienveillant d'un Bigbrozeur, des scies musicales

patrimoniales. Le *F* de TF1, c'est Fénelon, en (télé) réalité.

6. Le sixième essai, *Centre perdu*, disserte sur l'excentricité. Ambrose Bierce définissait dans son *Dictionnaire du Diable* l'excentricité comme une «*manière de se faire valoir qui est si facile à mettre en œuvre que les imbéciles l'utilisent pour mettre en relief leur nullité*»... Plus sérieusement, J.-C. L., à propos du centre et des marges, de la norme et de l'hérésie: «*L'art du centre, celui qui a les honneurs des pouvoirs et du grand public, paraît incapable de se maintenir au delà du moment de son émergence: en sorte que tout l'art qui devait compter avec l'avenir, depuis le milieu du XIX^e siècle, fut cet art que l'opinion moyenne, relayée par la presse, qualifiait d'excentrique: un art sans autre soutien que lui-même, un art privé de normes établies.*» Allez faire comprendre ça aux clones affranchis de la rue de Valois, dans le Palais du Monde Meilleur.

Au détour d'une page, on tombe sur le singulier Claude-Nicolas Ledoux qui fit des maisons bourgeoises en forme d'hôtels et des hôtels en forme de palais. On estima en son temps qu'il avait «*l'imagination dérégulée*». Aujourd'hui, L'ancienne saline royale d'Arc-et-Senans, rare édification de Ledoux qui n'a pas été détruite par la normative institution culturelle d'hier, est occupée par la normative institution culturelle d'aujourd'hui¹...

Au détour d'une autre page, on croise Baudelaire qui eu l'audace inouïe de se présenter à l'Académie française. Sainte-Beuve présenta le candidat Baudelaire comme un excentrique central (je raccourcis quelque peu son discours...). C'était assez lucide. Baudelaire ne fut pas admis, évidemment. Erik Satie, viscéral excentrique en son temps, présenta aussi en 1892 (puis en 1894 et 1896) sa candidature à l'Académie des Beaux-Arts avec le succès qu'on sait. Il rapportera plus tard avec délice: «*Monsieur Lenepveu crut qu'il serait de bon ton d'occuper un fauteuil qui m'était destiné, et ne vit pas l'inconvenance qu'il y avait à le faire... Il s'assit froidement à ma place. Et cela me fit grosse peine.*»

Vive Satierik!

7. Le septième essai, d'un contenu tout-à-fait exceptionnel, mérite un traitement spécial à venir dans ces colonnes. Il y est question du goût, et de son pendant: le mauvais goût. Inutile de préciser que ce texte de J.-C. L. est absolument remarquabilissime. (Suite au prochain numéro où il sera aussi question de *Mauvais lieu*, de *Vols* et de délicieuses réflexions *À la longue*)

PhD

«*Le public et le peuple? Je suis d'accord, les copains, méprisons l'un et attachons nous à l'autre.*» Herman Melville

RAPPEL:

Depuis le 15 janvier – ça va bientôt faire un mois, donc – cet ouvrage régalaire est en librairie – je l'ai même vu en vitrine de La Hune avec la mention «vu à la radio»:

La classe et les vertus,
Frédéric Roux, récit publié
chez Fayard. 19 € TTC.
Remboursé rue de Valois
sur présentation de cette chronique
imprimée à l'accueil.

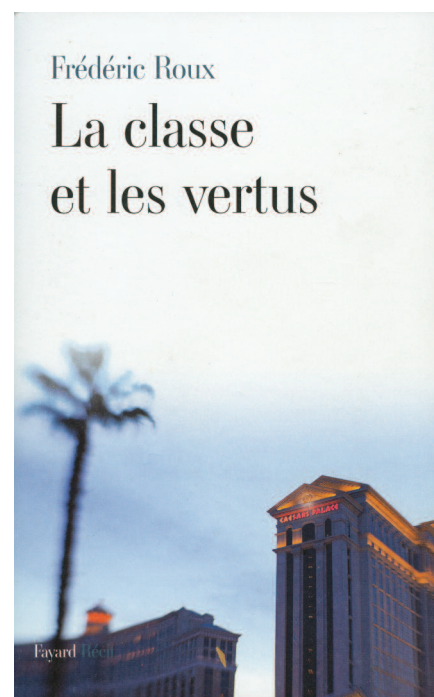


Fig. 2 – Selon le Ministère de la Culture, aucun exemplaire de cet ouvrage ne serait disponible. Selon la police, également (Source *Beaux-Arts Magazine*).

1. Le public y est accueilli de novembre à mars (de 10h à 12h et de 14h à 17h), en avril, mai et octobre (de 9h à 12h et de 14h à 18h – sauf en mai où c'est non stop les ponts et les week-ends [sic]), en juin et septembre (de 9h à 18h). C'est fermé le 25 décembre et le 1^{er} janvier.

DÉBAUCHE DES GOÛTS (J.-C. LEBENSZTEJN [DÉPLACEMENTS PART II])

Déplacements,
Jean-Claude Lebensztein,
collection *Fabula*, Presses du réel,
décembre 2013.
(Suite au précédent numéro)

« Il faut enfin qu'on s'habitue à ne pas chercher partout que l'agréable. La musique n'est pas plus faite pour charmer les oreilles, même de façon austère, que la peinture pour enchanter les yeux. »

Michel Leiris

DANS CE SEPTIÈME texte Jean-Claude Lebensztein erre avec sa propre boussole dans le domaine de Goût. Avant d'aller plus loin, il faut savoir que J.-C. L. avait un projet très excitant d'exposition sur le thème « Bon Goût/ Mauvais Goût ». Pour des raisons que j'ignore, elle n'a pas trouvé d'entrée, mais plutôt une issue en forme de fin de non recevoir, du plus mauvais goût. Si le responsable d'un musée lit cette bouteille à la mer, qu'il se dise bien qu'il n'est plus à l'abri d'un énorme succès, ni d'une exposition qui pourrait faire date.

J.-C. L. commence par répertorier les différentes définitions du goût. Il met le doigt sur le fait que le mot *goût* est le même lorsqu'on veut juger des saveurs d'un plat ou des ouvrages d'art. Plus loin J.-C. L. ne manque pas de faire remarquer que *« l'on jugera plus tôt les poisons du fast-food alimentaire que ceux du fast-food intellectuel : preuve que sur la balance de notre justice, l'esprit ne pèse pas bien lourd. »*

Rodolphe Töpffer (oui, oui, l'inventeur de la bande dessinée, celui qui, le premier a monté en séquences des images et des textes en 1827 !) évoque, à propos du goût, l'idée d'un sixième sens *« invisible et caché au dedans du cerveau »* dans son essai très sérieux *Réflexions et menus propos*. J.-C. L. note aussi l'existence d'enseignes de charcutier montrant un cochon béat, visiblement excité par le plaisir que va procurer son propre goût... C'est un vieil artifice publicitaire basé sur l'idée du sacrifice de soi-même pour le bonheur des autres. C'est



Fig. 1 – Couverture de l'ouvrage de Jean-Claude Lebensztein pour le moins acidulée. Existe aussi parfum citron et cerise.

parfaitement accepté par le consommateur sinon vous pensez bien que le marketing ne l'utiliserait pas comme support pour la vente ! Le procédé *cartooniste* du pictogramme désamorce tout effet répulsif que l'image contiendrait si le traitement avait été photographique – avec tout le réalisme que la plupart des gens y perçoivent, dans un leurre le plus parfait, mais bon. La caricature contribue à rendre l'illustration sympathique. La couverture du livre montre d'ailleurs en vignette un melon heureux à la perspective d'être dégusté.

Puis J.-C. L. aborde le contrepoint du goût : le mauvais goût, le *bad taste*, comme on dit chez les anglo-saxons – qui sont, du reste, souvent qualifiés comme un peuple ayant mauvais goût (cf. le cliché des américains mal habillés, des intérieurs kitsch des anglais, etc.). Selon Paul Valéry affirmant que *« le goût est fait de mille dégoûts »*. L'élitisme du goût est constaté par Cézanne qui, en 1904 écrit : *« Le goût est le meilleur juge. Il est rare. L'art ne s'adresse qu'à un nombre restreint d'individus. »* En récompense, il aura vu les gens partir en courant devant ses

peintures – les Aixois lui jetaient même des pierres lorsqu'il passait dans les rue avec son chevalet et son matériel de peinture ! –, et aujourd'hui encore, dans les musées, on peut entendre les remarques fûtées du public, la circonspection inlassablement provoquée par ses tableaux. Mais avec un peu de modulation dans l'expression de la répulsion parce qu'on sait que « ça vaut de l'argent »... Le théoricien de l'art Konrad Fiedler (Oederan, 23 septembre 1841 – Munich, 3 juin 1895) écrivait une vingtaine d'années avant Cézanne : *« Tout le monde a un jugement esthétique, c'est aussi naturel à l'homme que la conscience. Seuls quelques uns ont un jugement sur les œuvres d'art. Sensibilité esthétique et délicatesse ne fondent en aucun cas la prétention à avoir un jugement en matière d'art. Les œuvres d'art ne doivent pas être jugées selon les principes de l'esthétique. »*

Ensuite, il est question du dégoût dans le goût. On a tous constaté qu'après avoir désiré ardemment un met, puis s'en être rassasié, le corps transforme ce goût en dégoût. En matière artistique, un collectionneur peut fort bien se dépendre des œuvres sublimes qu'il a rassemblées avec amour et passion. Le goût est passé. Et J.-C. L. de nous rappeler que, dans *Candide* de Voltaire, les *« héros vont visiter Pococurante, noble vénitien d'un goût si raffiné qu'il n'aime plus rien de ses possessions exquis. »*

J'oserais ajouter que les choses repoussantes sont violemment attirantes. L'amer, l'épicé, le dissonant, le laid, le disproportionné, le monstrueux sont des ingrédients incontournables pour obtenir des œuvres d'un goût exquis – en musique, en peinture, en cuisine, en littérature, en architecture, etc. Qu'y-a-t-il de plus proche de la croûte que le chef-d'œuvre ? *Les Demoiselles d'Avignon* sont restées roulées plus de vingt ans sous le lit de leur créateur car personne ne pouvait les voir sans tordre le nez et prendre un air effrayé ! Le grand, l'immense Félix Fénéon lui-même déclara à Picasso lors d'une visite à l'atelier – peut-être même devant ce futur monument de l'art – :

« Monsieur, vous devriez faire de la caricature. »... Dans *Le Traitement*, pièce de théâtre de Martin Crimp, Jennifer dit à Clifford : « Vous êtes un artiste, Clifford. C'est votre boulot d'offenser les gens. » Philippe Manoury, génial compositeur de musique dite *contemporaine*, pointe très justement le moment où le goût dans toute sa pureté et sa candeur se déclare, trahissant perspicacité ou bien cécité : « [...] Dès que l'on peut nommer, on reste au stade de la reconnaissance. Nommer, c'est identifier. Or la vraie création artistique dépasse cette équation. Lorsque quelque chose de véritablement nouveau apparaît, quelque chose d'inouï ou de jamais vu, la perception immédiate échoue dans son effort d'identification. »

Le culte du mauvais goût, ou du goût singulier, nous ramène du côté de l'excentricité évoquée par J.-C. L. lors d'un précédent chapitre. Il y a bien *déplacement* – le titre de l'ouvrage n'est pas une publicité mensongère...

J.-C. L. a évidemment noté que Giorgio Agamben, dans un de ses ouvrages parmi les plus remarquables, *L'Homme sans contenu* (1970), avait écrit que « le bon goût, à partir d'un certain degré d'affinement, ne peut plus se passer du mauvais goût. », comme chez Pocourante, le fameux collectionneur vénitien de Voltaire.

L'excès de bon goût peut vite se transformer en mauvais goût. Pour revenir à l'histoire des chefs-d'œuvre en peinture, aucun de ceux déclarés comme tel pour de bonnes raisons – autres que celles basement mercantiles, dans le titre d'un livre d'art ou d'une exposition se voulant clinquante – n'est habité par le seul bon goût. *Les Demoiselles d'Avignon* en est encore une excellente illustration. « En réalité, la normativité du goût, sortie par la porte, elle rentre par les fenêtres » écrit J.-C. L. C'est ainsi que l'académisme naît. Les formes se figent, les idées se reproduisent en toute consanguinité. Comme disait le compositeur américain Morton Feldman : « la liberté académique semble être le confort de savoir que l'on est libre d'être académique »...

Le pape du *Bad Taste*, John Waters a le mot de la fin de ce texte vivant de Jean-Claude Lebensztejn : « [...] il existe un bon mauvais goût et un mauvais bon goût. [...] Pour comprendre le mauvais goût, il faut avoir un très bon goût. » En scrutant bien les particules élémentaires – les bosons de Higgs du goût – chacun peut affirmer avoir

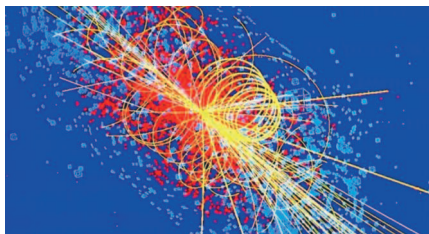


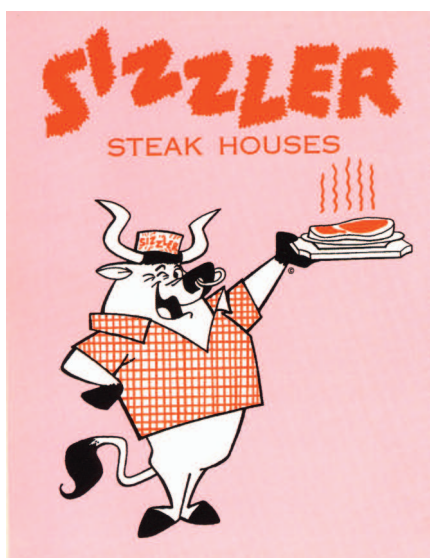
Fig. 2 – Représentation du boson de Higgs par le CERN – qui se révèle avoir un goût pictural plutôt douteux. On hésite entre un tableau pour la salle de réception de l'hôtel *Les Mouettes* à Arcachon, et celui du lauréat du prix *Salon de la Peinture Moderne du Puy-en-Velay 2013*.

observé un « mauvais bon goût », un « bon bon goût » et même un « mauvais mauvais goût ».

8. Le texte, *Mauvais lieu*, contient une lettre de l'Arétin adressée à Michel-Ange, un sommet de l'hypocrisie. En filigrane, un dessin que Michel-Ange n'a jamais voulu offrir à l'Arétin et *Le Jugement Dernier* de la Sixtine. Désirant ménager les effets de cette correspondance extravagante, je n'en dirai pas plus – il faut aussi avouer que le rapport sur le goût m'a lessivé...

Suit une considération sur le décorum, sur ce qui est convenable et ce qui ne l'est point. On y apprend comment Véronèse grugea l'Inquisition en ajoutant une simple légende à ses *Noces de Cana*, en les rendant « religieusement correctes »...

Toujours dans ce chapitre, il est question plus loin de la lascivité dans la musique (mais pas que), à une époque où l'acte impur était bien évidemment interdit dans la



Maison de Dieu. À l'avènement du baroque, Le Bernin en sculpture et Claudio Monteverdi chez les yéyés, vont dynamiter ce diktat. Toujours partisan du moindre effort, je vous laisse découvrir la suite de ces aventures madrigalesques.

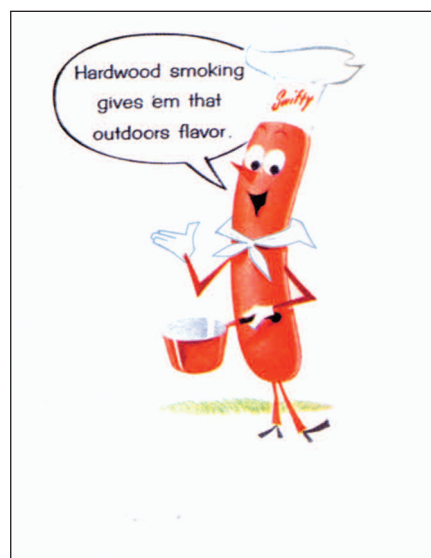
9. Un court essai sous forme d'aphorismes piqués à droite et à gauche mais augmentés d'un titre décalé qui rend l'affaire rudement comique. De la citation de citations avec, en conclusion, un définition du mot *voler* piquée à Monsieur Littré (Émile, lorsque son épouse lui demandait de passer à table). C'est titré : *Vols*.

10. Ça se termine avec une sorte de journal rigolo : *À la longue* – pas du tout revanchard ou aigre. Ce sont plutôt des considérations sur des détails de la vie, des passages extraits au gré des lectures, des choses entendues à la radio, des absurdités lues dans les quotidiens de désinformation, des rencontres étranges faites çà et là, etc. C'est très drôle, parfois J.-C. L. exprime des idées politiques, ou du moins, éthiques, qu'on avait jamais lues auparavant chez lui. C'est parfois intime (lettres reçues ou envoyées), parfois ça balance (« *Claude David, l'éditeur de Kafka pour la Pléiade, raisonne comme un imbécile [...]* », etc...)

PhD

P.S. : Stéphane Guégan tient un blog littéraire plutôt épatant et vous pouvez toujours vous y abonner, ça ne mange pas de pain.

<http://motsdits.blog.lemonde.fr/2014/02/06/on-ferme/>



Cette chronique a le soutien du groupe *Les Steack Bonacorsi*© et celui des *Saucisses Verhagen*©